

Marie Vareille

LA VIE RÊVÉE DES CHAUSSETTES orphelines

roman



La romancière qui a conquis
400 000 lecteurs


CHARLESTON

MARIE VAREILLE

LA VIE RÊVÉE DES CHAUSSETTES ORPHELINES

En apparence, Alice va très bien (ou presque). En réalité, elle ne dort plus sans somnifères, souffre de troubles obsessionnels compulsifs et collectionne les crises d'angoisse à l'idée que le drame qu'elle a si profondément enfoui quelques années plus tôt refasse surface.

Américaine fraîchement débarquée à Paris, elle n'a qu'un objectif : repartir à zéro et se reconstruire. Elle accepte alors de travailler dans une start-up dirigée par un jeune PDG fantasque dont le projet se révèle pour le moins... étonnant : il veut réunir les chaussettes dépareillées de par le monde. La jeune femme ne s'en doute pas encore, mais les rencontres qu'elle va faire dans cette ville inconnue vont bouleverser sa vie.

Devenue experte dans l'art de mettre des barrières entre elle et les autres, jusqu'à quand Alice arrivera-t-elle à dissimuler son passé ?

« UNE HISTOIRE POIGNANTE, COMPLEXE ET
PROFONDE QUE JE NE SUIS PAS PRÈS D'OUBLIER ! »

Aurélië, du blog *Mon Jardin Littéraire*

ISBN : 978-2-36812-472-7



9 782368 124727

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature francophone

Couverture : le-petitatelier.com

Photo : Getty Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai adoré ce roman qui se dévore en un rien de temps tant il est addictif. Marie Vareille nous livre une fois de plus une intrigue passionnante que l'on n'a pas envie de quitter. »
Élodie, du blog *Eliot et des livres*

« Une écriture très agréable, sensible. Des personnages qui vous prennent par la main et vous entraînent dans le tourbillon de la vie. Un sacré tourbillon ! » Marion, du blog *Loeildem*

« Ce roman est aussi drôle et pétillant qu'il est émouvant et déchirant. Vous passerez du rire aux larmes. Vous tournerez les pages avec précipitation afin de tout connaître d'Alice et de Scarlett. » Élodie, du blog *Auchapitre*

« Une comédie sur l'amour fraternel, où la tendresse et l'humour se côtoient pour un agréable moment de lecture. »
Adeline, du blog *Adeline au pays des livres*

« On ne peut que s'attacher à l'héroïne, qui semble si démunie face à la vie et au sentiment de culpabilité qui la submerge. On tourne les pages sans y penser, on ne peut lâcher le livre. Un énorme coup de cœur. » Michelle, du blog *A book is always a good idea*

« Le récit est judicieusement mené, addictif. Laissez-vous tenter par cette aventure rocambolesque et profondément humaine ! » Laura, du blog *Devoratrix Libri*

« L'intrigue est extrêmement bien construite et la plume de l'auteure très agréable. C'est un roman qui nous emporte avec lui et que l'on a beaucoup de mal à lâcher ! » Maud, du blog *Les Tribulations d'une Maman Mammoth*

« On ne peut que s'attacher à Alice dès les premières pages. Et si les chaussettes orphelines du titre étaient tout simplement le symbole des âmes sœurs perdues des personnages du roman ? » Christelle, du blog *Christlbouquine*

« Un roman profond sur la filiation qui ne nous laisse pas indifférent. Une vraie pépite ! » Harmony, du blog *La fille Kamoulox*

« J'ai commencé ce roman en riant, je l'ai fini en pleurant. Il commence en douceur et avec humour pour finir en apothéose dans une explosion de sentiments. » Aurélie, du blog *Mon Jardin Littéraire*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Marie Vareille

LA VIE RÊVÉE DES
CHAUSSETTES ORPHELINES

Roman



© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-472-7

Achévé d'imprimer en France
par CPI Bussière
À Saint-Amand-Montrond (18)
Dépôt légal : juin 2019
N° d'impression : 2044495

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

À mon Vincent, le grand amour de ma petite vie.

Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous.
Paul Éluard

*Le succès, c'est d'aller d'échec en échec
sans perdre son enthousiasme.*
Winston Churchill

Journal d'Alice

Londres, 20 août 2011

Ce matin, j'ai eu mon premier rendez-vous chez le psychologue. J'avais autant envie d'y aller que de me jeter dans la Tamise. J'étais un peu stressée et j'ai fumé une cigarette devant l'immeuble chic de Notting Hill où se trouve son cabinet. Ma première en dix-huit mois. J'ai jeté le reste du paquet et me suis inondée de parfum en rentrant. Je ne voulais pas qu'Oliver sache.

Oliver vient de rentrer du boulot. Je l'entends qui enlève son manteau dans l'entrée. Rien qu'à l'odeur je sais qu'il a rapporté des fish and chips du pub d'en bas. Il prend très au sérieux son intégration à Londres. Depuis notre emménagement, il a décidé de vivre tous les clichés des guides touristiques, il boit de la bière brune, mange des fish and chips trois fois par semaine, des haricots rouges au petit déjeuner et prend son thé avec un nuage de lait, tous les jours à 17 heures. Je m'attends à tout moment à le voir débarquer en uniforme de la garde royale pour m'exécuter la relève de Buckingham Palace...

Moi, les États-Unis me manquent. Je ne lui dis pas, mais je rêve d'y retourner.

Au final, ce n'était pas si terrible, cette séance. Il faut dire que ce n'est pas comme si j'avais vraiment besoin d'une thérapie, mais si ça fait plaisir à Oliver... La psy a très peu

parlé, quelques questions seulement sur mon problème, et en conclusion, bizarrement, elle m'a dit d'écrire.

— Écrire quoi ? ai-je demandé les yeux ronds, je ne sais pas écrire...

— Il ne s'agit pas d'écrire un roman, Alice, contentez-vous de tenir un journal, d'y raconter votre vie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'écrire soulage, et par ailleurs, cela peut aider à mettre en lumière certains sentiments enfouis ou refoulés.

— Je n'ai rien à écrire, je suis une fille normale.

— Qu'est-ce que vous entendez par « normale », Alice ?

— Il ne m'arrive jamais rien.

— Essayez l'écriture automatique, déversez tout ce qui vous passe par la tête, sans réfléchir. Deux pages, Alice, pour la prochaine séance.

Du coup, j'ai acheté ce cahier. Plus parce que je le trouvais mignon, avec sa couverture turquoise à pois jaunes, que par réelle conviction. Et puis, j'aimais bien la citation sur la couverture : « Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. »

Bref. Tout ça ne change rien au fait que je ne vais pas avoir grand-chose à y raconter, puisque c'est un fait : il ne m'arrive jamais rien d'intéressant.

2018

AUTOMNE

*« I'm so tired of playing it nice,
Holding doors and being polite,
I'm not the sweet girl they want me to be
I'm sorry, Baby, but I need to break free »*

Scarlett S.R. and the Blue Phoenix, *Set Me Free*

SUR LA TABLE DE NUIT, le réveil passe de 5 h 44 à 5 h 45. Sans allumer, je m'assois dans mon lit. Je m'étire (trois secondes), débranche mon téléphone (quatre secondes), et enlève le mode avion (deux secondes). Je le repose sur la table de nuit, parfaitement aligné avec le bord, à mi-distance entre le flacon de somnifères et le verre d'eau, lui-même à précisément dix centimètres du tube de crème pour les mains. Je tends la main pour saisir le verre... et...

Ma main attrape le vide, une fois, deux fois, trois fois. Pas de verre d'eau. Pas de crème pour les mains.

Plus d'alignement.

Plus d'ordre.

Le chaos.

Respire, Alice.

L'interrupteur n'est pas à sa place. Je tâtonne frénétiquement, allume la lumière. Ce n'est pas mon lit, pas ma table de nuit, pas ma chambre. Mes mains deviennent moites. Je reste un instant tétanisée, incapable de penser. Plus de place pour respirer. Je suis en retard. Pour être au bureau à 7 heures, je dois arriver à la station Wall Street à 6 h 53, ce qui n'est possible que si je suis dans le métro à 6 h 32 au plus tard, et donc partie de chez moi à 6 h 24. Et encore, ce n'est valable que si j'attends moins d'une minute le feu à l'angle de William et Pine Street.

Pour que tout s'enchaîne correctement, je dois impérativement être debout à 5 h 46.

Or, il est 5 h 47.

Du fond de mes souvenirs, la voix d'Angela me revient, douce et rassurante.

Respire, Alice.

5 h 48. La panique dissipe d'un coup les brumes du somnifère. Je ne suis jamais en retard. Jamais. Pour la première fois en quatre ans, six mois, deux semaines et quatre jours, je n'arriverai peut-être pas au travail à 7 heures précises. Peut-être à 7 h 04 ou pire, 7 h 13.

Mécaniquement, ma main gauche enserme mon poignet droit. Le contact des breloques patinées de mon bracelet fait immédiatement remonter dans ma mémoire le bruissement des vagues qui venaient caresser le sable mouillé et l'odeur de la brise salée de la plage de Narragansett. L'odeur du bonheur évaporé de mon enfance. J'entends la mer, le murmure du vent entrecoupé du cri des mouettes et les sirènes des ferries pour Block Island. Je respire en comptant jusqu'à quatre, lentement, profondément.

De nouveau, la voix d'Angela, apaisante, résonne à mes oreilles.

Respire, Alice, ça va aller.

Un. J'inspire.

Deux. Je me souviens. Je suis à l'hôtel.

Trois. Je suis à 3 623 miles de New York.

Non. Ici, on parle en kilomètres.

Je suis à 5 834 kilomètres et des poussières de chez moi : je suis à Paris.

Quatre. Et je ne suis pas en retard au travail. Je n'ai plus de travail.

Le poids sur ma poitrine s'allège. L'air revient dans mes poumons. J'ouvre les yeux. La chambre est impeccable. Tout est net, blanc, aligné, rangé. La chaise devant le bureau, le menu du room service, le bloc-notes et son crayon bien taillé, parfaitement parallèles.

Tout va bien.

Je ne suis en retard nulle part. Je n'ai rendez-vous qu'à 10 heures. Le monde ne s'écroulera pas aujourd'hui.

Trois semaines que je n'avais pas fait de crise d'angoisse. Angela avait raison, ce départ précipité était dangereux, trop d'émotions, trop de nouveautés à gérer. Mais il fallait partir, je n'ai pas eu le choix.

Je fais le lit avec soin en vérifiant à plusieurs reprises qu'il ne reste aucun pli. Je dispose parfaitement les coussins, balaye une poussière microscopique sur le tissu crème. La femme de chambre n'aurait pas fait mieux. Elle va me prendre pour une folle ou une imbécile. Et elle aura raison.

Tu n'as pas besoin de ces rituels, Alice. Je dois gérer les crises d'angoisse. Je dois prendre sur moi pour avoir l'air normale.

Au prix d'un effort inouï, j'écarte les coussins, je tire la couette et défais les draps. Je m'interdis de regarder les plis et ce coin de destruction formé par la couette ouverte dans le carré parfait du lit. Je dois reconstruire une nouvelle vie, c'est pour ça que j'ai traversé l'Atlantique. Ici, je peux être une fille normale. Une fille normale à qui il n'est jamais rien arrivé.

10 H 04. MON RENDEZ-VOUS a quatre minutes de retard. 240 secondes de ma vie envolées, mortes, parties dans le néant du monde. Soixante minutes dans une heure. Soixante secondes dans une minute.

Je resserre ma queue-de-cheval pour la dixième fois. Je ne comprends pas. Pour arriver à l'heure, il suffit de partir à l'heure. Je ne vis pas, a priori, dans un espace-temps différent de celui des autres et pourtant, je suis manifestement la seule personne au monde à avoir compris ce grand mystère de la vie que la vaste majorité de l'humanité n'a pas encore réussi à percer :

Temps de trajet = temps de transport + temps de
marche + marge de sécurité.

J'ai parfois le sentiment d'être l'unique détentrice de cette terrible vérité : notre temps nous est compté. Je voudrais prévenir ceux qui dilapident en activités futiles le bien le plus précieux que l'univers nous ait donné, le temps : je ne sais pas si tu es au courant, mais un jour, on meurt. La vie est courte, elle ne dure pas, chaque instant compte. Le temps s'évapore et emporte avec lui toute possibilité de retour en arrière, ne laissant que les regrets, des débris de coquillages échoués sur une plage à marée basse.

Stop.

Inspirer.

Penser à autre chose.

Il fait gris, une pluie légère comme un voile de mariée commence à tomber et pourtant j'ouvre mon manteau.

Le ciel parisien est bas et couvert, mais la température s'élève à au moins cinquante degrés Fahrenheit. Combien de degrés Celsius ? Je dois apprendre à parler en Celsius.

Un flot d'hommes et de femmes jaillit de la station Belleville, leurs parapluies s'ouvrent comme des fleurs grises qui éclosent les unes après les autres. Une femme pressée trébuche devant moi, je la rattrape de justesse par le bras. Elle est enceinte. Je lui demande, inquiète :

— Vous vous êtes fait mal ?

— Non, ça va, merci !

Paniquée et manifestement en retard, elle se penche pour ramasser le contenu de son sac à main qui s'est répandu sur le bitume. Je me précipite.

— Ne vous baissez pas, je vais le faire.

Je rassemble ses affaires, son téléphone, un paquet de mouchoirs, un stylo et quelques pièces.

— Oh merci, me dit-elle avec un soupir de soulagement, j'ai tellement mal au dos...

Nous échangeons un sourire, et un court instant, son expression chaleureuse me réconforte. Je retiens l'envie instinctive de poser mes mains sur son ventre rond, tendu par la petite vie qu'il contient. Elle disparaît dans la marée humaine après m'avoir souhaité une bonne journée, et je suis seule à nouveau. Je sens les vibrations du métro sous mes pieds. Deux millions deux cent mille habitants. Paris ronronne, s'agite et fourmille. J'ai eu raison de venir ici. C'est l'endroit idéal pour disparaître, pour se fondre dans la foule des corps sans visage, oublier et se faire oublier du monde.

— Alice Smith ?

Une petite femme se tient devant moi dans un imper beige. La cinquantaine très chic, ses cheveux grisonnants sont rassemblés dans un chignon banane figé par la laque. Je lui serre la main.

— Bonjour.

— Marvelous ! Je suis Jane Thompson de l'agence Field & Thompson, me dit-elle dans un anglais parfait, nous nous sommes parlé au téléphone...

— Enchantée.

— Suivez-moi, enchaîne-t-elle d'un ton autoritaire en ouvrant un parapluie écossais au-dessus de ma tête. Comme vous pourrez le constater, c'est à deux pas du métro Belleville.

Je me racle la gorge, ce n'est pas ce que je lui avais demandé.

— Sinon, je pensais peut-être aux quartiers du Marais ou à Montmartre...

Elle s'arrête net et éclate de rire.

— Et pourquoi pas Disneyland, tant que vous y êtes ! Je sais que les Américains adorent le Marais et Montmartre, mais ce sont des endroits horriblement touristiques. Dans le Marais, on ne peut pas avancer dans les rues le week-end tellement les trottoirs sont encombrés ; quant à Montmartre, c'est excentré et bourré de touristes et de pickpockets. Et puis, vu votre budget, pour être honnête, ce n'est même pas la peine d'y penser...

— Oh, d'accord.

Je cache ma déception sous un sourire contrit. Je m'étais naïvement imaginée dans un appartement aux poutres apparentes avec vue sur le Sacré-Cœur, mais je suis gênée d'avoir eu l'air aussi bêtement cliché.

Nous passons devant un restaurant chinois, un lavomatique et un restaurant grec dont la vitrine expose une masse de viande dégoulinante de graisse qui tourne sur une broche. Je me rappelle les photos de la façade illuminée du musée d'Orsay ou du jardin du Palais-Royal bordé d'arcades dont nous parlions en cours de français. J'avais appris le mot « haussmannien ». Je revois, dans mon manuel scolaire américain, la définition du terme sous l'image d'un immeuble majestueux aux balcons filants en fer forgé : « *datant d'une grande série de travaux de rénovation orchestrés par le préfet Haussmann au milieu du XIX^e siècle* ».

Cela dit, compte tenu de l'état post-apocalyptique de mes comptes bancaires, je peux oublier la rue de Rivoli, Montmartre et le Marais et je décide donc de faire confiance à Jane Thompson.

Elle s'arrête devant la porte cochère à la peinture écaillée d'un immeuble coincé entre une pâtisserie orientale et une école primaire. Elle tape un code et me tient la porte.

— C'est l'ancien étage de service, vous verrez, c'est lumineux et très calme.

Elle secoue vigoureusement son parapluie sur les dalles fissurées du hall. Nous prenons l'ascenseur jusqu'au sixième et dernier étage où nous entrons dans un petit meublé. La pièce à vivre s'ouvre sur une cuisine intégralement équipée, ici, ils appellent ça « cuisine américaine, m'explique-t-elle. Comme ça vous ne serez pas dépaysée. » Tout a été refait depuis le dernier locataire, les meubles sont fonctionnels, des placards intégrés, un canapé, une chaîne hi-fi et deux enceintes... Dans la chambre, un velux laisse entrer la lumière malgré le mauvais temps. La salle de bains réussit l'exploit de contenir une baignoire dans ses trois mètres carrés. L'endroit est petit, impersonnel, blanc et propre.

Dans la pièce principale, j'ouvre l'unique fenêtre et jette un coup d'œil à l'extérieur. L'appartement donne sur l'école primaire voisine, on entend le bourdonnement de la ville et quelques rares coups de klaxon noyés dans le clapotis des gouttes. Je repense au chant quasi permanent des sirènes de Manhattan et au ronronnement des climatisations en été. Je ne sais pas si j'aime cet endroit, sa sobriété me rassure et me glace tout à la fois.

Une sonnerie aiguë retentit et une nuée d'enfants envahit la cour de récréation, en bas. Leurs capuches colorées rabattues sur la tête, ils jouent sous la pluie. La symphonie de cris joyeux qui résonnent jusqu'à moi m'arrache un sourire. Le premier depuis que je suis arrivée. Et l'appartement dégage tout à coup quelque chose de plus accueillant – peut-être est-ce le tintement des rires enfantins dans la cour de récréation, mais j'ai le sentiment qu'il sent le chocolat chaud.

Jane Thompson m'examine du coin de l'œil tandis que je fais de nouveau le tour des deux pièces. Mon strict

tailleur noir et ma queue-de-cheval impeccable semblent la rassurer.

— Vous avez visité combien d'appartements pour le moment ?

— C'est le premier. C'est possible de faire enlever la chaîne hi-fi et les enceintes, dans le salon ? Ça prend beaucoup de place.

— Oui, je vais voir avec la propriétaire, mais je ne vois pas pourquoi elle s'y opposerait.

— Et aussi, j'ai un petit chat, ce n'est pas un problème ?

— Oh, non, s'exclame-t-elle avec un grand sourire, la propriétaire adore les animaux et moi aussi ! Comment il s'appelle, votre chat ?

— David, dis-je en refermant la fenêtre.

Ses yeux s'arrondissent, elle doit se demander si c'est une manie américaine de donner des noms de personne aux animaux domestiques.

— OK, je suis prête à le prendre, le plus tôt serait le mieux. Quel est le montant du loyer ?

— Mille cent euros, charges incluses... Je sais que c'est au-dessus de votre budget, mais Paris est une ville très chère et...

— Ça me convient.

Mensonge. C'est horriblement cher et il va falloir que je trouve un travail rapidement, mais je me débrouillerai. Il faut que j'avance. De toute façon, ça me coûterait encore plus cher de rester à l'hôtel et je dois sortir David au plus vite du foyer où je l'ai laissé la veille, parce que l'hôtel n'acceptait pas les chats.

— Très bien, si vous avez votre passeport avec vous, je fais une copie à l'agence, c'est à cinq minutes et je pourrai préparer le contrat d'ici demain...

— Parfait.

— En revanche, en France les contrats de location sont très stricts. J'ai besoin de garanties, vos dernières fiches de paye, des feuilles d'impôts, un extrait de votre compte bancaire et je voudrais contacter vos propriétaires précédents...

Et trois edelweiss, un verre de lait de lama et la bénédiction du pape... je pense avant d'afficher un air compréhensif.

— Oui, je peux vous donner des contacts à New York...

— D'accord, et si vous avez habité plusieurs appartements, n'hésitez pas à me mettre en relation avec un maximum de personnes, plus j'aurai de garanties et plus votre dossier sera solide.

Je réfléchis quelques secondes.

— J'ai habité à Londres, il y a quelques années, je peux aussi vous donner les coordonnées de mon ancien propriétaire.

— Ah oui, Londres, marvelous, faisons comme ça.

Elle a l'air soulagée, comme si la proximité géographique de l'Angleterre rendait les garanties plus solides. Pour ma part, la simple évocation de Londres me déchire le cœur, mais je me contente de serrer les dents et de sourire poliment.

Journal d'Alice

Londres, 22 août 2011

7:05 p.m.

Bon.

Si la psy veut que j'écrive un journal, je n'ai qu'à écrire. Il s'agit juste de poser des mots les uns après les autres. Rien d'impossible. Qu'on ne vienne pas me dire que je ne fais pas tout ce qui est en mon pouvoir.

Dilemme : est-ce que je dois m'y atteler en mode « Cher Journal » ? Ou m'inventer une amie imaginaire à qui j'écrirais tout ça ? Auquel cas il faudrait que je trouve un interlocuteur inspirant. Qui ? Tiens, pourquoi pas : « Très chère Professeur McGonagall ».

Bof. Trop intimidant.

Un super beau gosse ? « Cher Ryan Gosling... » ou un acteur connu qui aurait une bonne tête. Une tête qui inspire confiance. « Cher Bruce Willis ... » ?

Est-ce que je pourrais raconter ma vie à Bruce Willis ? Sans doute plus qu'au professeur McGonagall.

Je viens de relire ces premières lignes. Oliver a eu raison de m'envoyer consulter, j'ai clairement besoin d'une psychanalyse.

The End de ce journal.

8:20 p.m.

Cher Bruce Willis,

Pas de panique, me revoilà.

Je suis dans notre lit. Oliver travaille sur son ordinateur, comme tous les soirs, et je me suis fait une tisane. J'ai cherché entre-temps « écriture automatique » sur Wikipédia : « L'écriture automatique est un mode d'écriture dans lequel n'interviennent ni la conscience ni la volonté. »

A priori, il s'agit donc d'écrire n'importe quoi, n'importe comment, ce qui est tout à fait dans mes capacités.

En écriture automatique, donc, sans réfléchir, sans conscience ni volonté, voilà, Bruce (je peux t'appeler Bruce ?) ce qu'est devenue ma vie :

J'ai une consommation de tests de grossesse supérieure à celle d'un planning familial. J'ai affiché un calendrier sur le frigo et j'y ai dessiné des cœurs au feutre rouge sur chacune de mes dates d'ovulation. J'ai honte, mais il faut bien qu'Oliver sache quels jours nous sommes supposés faire l'amour. Rectification, quel jour il faut qu'on fasse le bébé. Maintenant, on ne fait plus l'amour, on fait le bébé. Le sexe est devenu une corvée, un exercice laborieux au résultat toujours décevant. Même le regard de braise de ton collègue Clive Owen, Bruce, n'éveille plus en moi le moindre désir.

Mon temps se répartit en deux activités principales : soit j'attends mon ovulation, soit j'attends mes règles. À force de noter mes divers symptômes sur toutes les applications mobiles disponibles, je suis capable de prédire chacun de ces deux événements à quelques minutes près.

Talent parfaitement inutile, soit dit en passant.

Phase 1 : Les jours qui suivent ce rapport sexuel planifié sont un long calvaire où je vis par procuration la course d'un spermatozoïde remontant jusqu'à mon utérus. Je lui hurle mentalement des encouragements, telle une pom-pom girl sous acide, tout en l'imaginant frétilant avec son dossard « numéro 1 », prenant les virages avec dextérité pour dépasser ses camarades de promo. Pendant ce temps-là, mon imbécile d'ovule rebondit le long de mes trompes avec

un sourire niais, à la recherche de ce spermatozoïde-sœur qu'il ne semble jamais réussir à croiser.

Phase 2 : Je m'invente des nausées, de la fatigue, des douleurs ligamentaires et des envies de fondant au chocolat recouvert de chantilly au milieu de la nuit (j'admets que ce dernier point ne constitue pas forcément une preuve irréfutable de grossesse. Quelle personne normalement constituée ne ressent pas une envie quasi-permanente plus ou moins intense de fondant au chocolat recouvert de chantilly ?).

Phase 3 : Je suis persuadée d'être enceinte, deviens insupportable avec Oliver (les hormones), mange pour quatre (au cas où ce seraient des triplés) et ne rachète pas de tampons (je n'en aurai sans doute plus besoin pour les neuf prochains mois), le tout jusqu'au test de grossesse, la veille de la date prévue de mes règles (pour lesquelles, horreur et damnation, je n'ai plus de tampons).

Phase 4 : Le dernier jour de mon cycle, je me lève à l'aube et vais m'enfermer dans les toilettes sans réveiller Oliver. Après avoir répondu poliment au sourire de serial killer du bébé tueur d'espoir imprimé sur la boîte, je m'excuse auprès du test d'être dans l'obligation de lui faire pipi dessus. J'essaye de le séduire, car les tests de grossesse ont l'esprit de contradiction. Ils disent « oui » quand on espère un « non » et « non » quand on voudrait un « oui ». Je m'exécute et attends trois minutes qui durent approximativement deux siècles et demi (et pas les plus fun des siècles, genre le x^e et le xii^e siècles, mode Game of Thrones).

Assise sur les toilettes, sans prendre la peine de remonter ma culotte, j'égraine les secondes, les yeux fixés sur la petite fenêtre blanche, priant tous les dieux de l'univers pour l'apparition d'un « plus ». Même clair, même flou. Je veux juste un petit « plus ».

Pas de « plus ».

Je recompte jusqu'à dix, j'enrage à l'idée de tous les tests de grossesse effectués au même moment dans le monde, les positifs qui font pleurer et les négatifs qui font sauter de joie. La vie est injuste, voire totalement absurde.

Oliver m'attend derrière la porte. Je n'ai pas besoin de